Document generated on 05/31/2025 11:24 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

SCHMALZ, Peter S., *The Ojibwa of Southern Ontario*. Toronto, University of Toronto Press, 1991. 24,95 $

Bruce White

Volume 46, Number 2, Fall 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/305088ar
DOI: https://doi.org/10.7202/305088ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

White, B. (1992). Review of [SCHMALZ, Peter S., *The Ojibwa of Southern Ontario*. Toronto, University of Toronto Press, 1991. 24,95 $]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *46*(2), 350–352. https://doi.org/10.7202/305088ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SCHMALZ, Peter S., *The Ojibwa of Southern Ontario*. Toronto, University of Toronto Press, 1991. 24,95$

Depuis quelques années, l'histoire des tribus indiennes, notamment dans les études publiées aux États-Unis, est centrée surtout sur leurs interactions avec des organismes gouvernementaux. Cela se comprend facilement étant donné que la plupart des documents relatifs aux Amérindiens ont été rédigés par les énormes bureaucraties créées par les administrations canadienne, américaine, britannique et française. Il est toujours plus facile pour l'historien

d'inventorier des archives centralisées que d'étudier l'histoire orale d'un peuple.

Dans l'histoire des Ojibwas du Sud de l'Ontario qu'il vient de publier, Peter S. Schmalz n'échappe pas entièrement à ce cadre étroit des histoires de tribus, malgré ses efforts pour le dépasser. Dans les premiers chapitres de son récit, qui sont les plus convaincants et les plus novateurs, il décrit l'arrivée au XVIIe siècle des Ojibwas dans le Sud de l'Ontario, d'où ils délogent les Iroquois. Ces pages ne nous donnent pas seulement une nouvelle vision de leur histoire, mais aussi une nouvelle interprétation des relations entre Européens et Amérindiens dans la région des Grands Lacs. Schmalz réussit cela en tentant de raconter les événements de cette période du point de vue des Ojibwas.

Selon lui, le déclin graduel de la puissance des Iroquois dans la région ne résulte pas des interventions des Français, mais plutôt d'une série de combats entre Iroquois et Ojibwas au cours de la période 1650-1700. Dans ces combats, les Ojibwas et leurs alliés ont toujours le dessus sur les Iroquois. Même si les archives européennes officielles font référence à ces événements, la plupart des preuves convaincantes fournies par Schmalz proviennent en définitive de l'histoire orale des Ojibwas du Sud eux-mêmes.

En décrivant les relations entre les Ojibwas et les administrations européennes pendant la même période, Schmalz nous fait voir un peuple animé du désir de posséder la technologie européenne. Ce désir ne les transforme pourtant pas en instruments passifs aux mains des Européens. Ils sont plutôt d'habiles manipulateurs, des négociateurs qui ne cessent de dresser les Anglais contre les Français afin de s'assurer un approvisionnement constant de marchandises et des prix avantageux pour leurs fourrures.

D'après Schmalz, la période qui suit la défaite des Iroquois et précède la propre défaite des Français par les Anglais est une sorte d'âge d'or pour les Ojibwas qui peuvent tirer le maximum des deux puissances européennes. En 1759, en monopolisant le commerce de marchandises de tout le pays, les Britanniques mettent fin à cette situation, même si les Ojibwas et d'autres groupes tentent encore de contrôler les échanges au moyen de ce que les Britanniques ont appelé «la conspiration de Pontiac» et de ce que les Ojibwas nomment «la guerre du castor». À propos de cette dernière série d'événements, Schmalz remet en question l'hypothèse souvent répétée selon laquelle un peuple de chasseurs-cueilleurs comme les Ojibwas était incapable de mener une action unifiée contre un ennemi ou en faveur d'un allié.

Les chapitres suivants de son livre sont loin d'être aussi novateurs. Pour décrire l'histoire des Ojibwas au XIXe et au XXe siècles, Schmalz raconte les diverses tentatives des agents gouvernementaux et des missionnaires pour transformer leur vie en les assimilant à la société européenne. À contre-pied de ces tentatives, leurs territoires s'amenuisent peu à peu sous la pression des colons blancs. Même les groupes qui se sont lancés dans l'agriculture sont incités à abandonner leurs terres, surtout dans l'extrémité sud de l'Ontario. C'est ainsi que de plus en plus d'Ojibwas se retrouvent concentrés sur des territoires impropres à la culture. Parallèlement, après avoir assumé la

direction des relations avec les Indiens en 1860, le gouvernement canadien restreint énormément leur droit d'exploiter la forêt ou de pêcher sur leurs propres terres. Selon Schmalz, toutes ces mesures entraînent la stagnation économique, et par le fait même, la stagnation culturelle sur les réserves ojibwas.

Pendant cette même période, on tente d'occulter la culture ojibwa par l'éducation. En Ontario, comme partout ailleurs, les enfants indiens sont incités à aller vivre dans des pensionnats où on leur interdit de parler leur langue. Pour beaucoup d'Ojibwas, cette expérience a eu de profondes répercussions en les aliénant de leurs propres communautés. Schmalz décrit le choc culturel subi par ceux qui ont fréquenté ces écoles en citant leurs propres récits. Un plus grand nombre de ces témoignages à la première personne aurait accru l'intérêt d'autres parties de son livre.

Selon Schmalz, la vie stagnante sur les réserves se transforme énormément au XXe siècle avec la participation des jeunes à la Première, puis à la Seconde Guerre mondiale. L'auteur soutient que les Ojibwas connaissent à cette époque un renouveau culturel. Cette partie de son livre est la plus faible puisque, sauf dans son récit des interactions politiques avec les Européens, il a consacré bien peu de pages à la culture ojibwa. Il ne nous donne toujours que de brèves descriptions stéréotypées de leurs habitudes culturelles en matière de subsistance, d'éducation, de tradition orale et de religion.

Malgré ces faiblesses, disons que Schmalz a fort bien su réunir les preuves émanant des sources bureaucratiques. Dans l'ensemble, son livre est bien rédigé. On y décèle sans cesse sa sympathie pour les Ojibwas en lutte contre les bureaucraties. Malheureusement, à cause des sources qu'il utilise, il ne nous livre qu'une étude administrative partiale et non l'histoire d'un peuple. Seul un ouvrage fondé entièrement sur la mémoire historique des Ojibwas eux-mêmes pourrait nous transmettre cette histoire. Sous ce rapport, les premiers chapitres auraient dû être pour Schmalz un modèle à suivre dans le reste de son livre.

St.Paul, Minnesota

BRUCE WHITE
Traduction: Suzanne Mineau